

Victimes

Pierre Manseau, *Les bruits de la terre*, Montréal, Triptyque, 2000, 172 p., 18 \$.

Bruno Hébert, *Alice court avec René*, Montréal, Boréal, 2000, 180 p., 19,95 \$.

Jean-Pierre Martel, *La trop belle mort*, Montréal, Triptyque, 2000, 238 p., 25 \$.

Julie Sergent

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2001). Compte rendu de [Victimes / Pierre Manseau, *Les bruits de la terre*, Montréal, Triptyque, 2000, 172 p., 18 \$. / Bruno Hébert, *Alice court avec René*, Montréal, Boréal, 2000, 180 p., 19,95 \$. / Jean-Pierre Martel, *La trop belle mort*, Montréal, Triptyque, 2000, 238 p., 25 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 24–25.

Pierre Manseau, *Les bruits de la terre*, Montréal, Triptyque, 2000, 172 p., 18 \$.
Bruno Hébert, *Alice court avec René*, Montréal, Boréal, 2000, 180 p., 19,95 \$.
Jean-Pierre Martel, *La trop belle mort*, Montréal, Triptyque, 2000, 238 p., 25 \$.

ROMAN
Julie Sergent

Victimes

Où des hommes combattent les maux qui s'abattent sur eux. Leur douleur est plus ou moins palpable. Et l'est également le plaisir de les lire.

B IEN QUE LA QUATRIÈME DE COUVERTURE nous informe que l'auteur du recueil *Les bruits de la terre* est séropositif, une réalité dont on retrouve l'ombre noire dans plusieurs nouvelles, on y voit moins s'y profiler, dans l'ensemble, la victimisation par la maladie que celle qui peut venir d'aimer. Pierre Manseau, qui publie depuis dix ans chez Triptyque des romans, des nouvelles et des récits, montre ici qu'il sait raconter les émotions de l'amour, quelles qu'elles soient, excluant des corps et des désirs toute espèce de tiédeur.

L'homme condamné

Dans la troisième nouvelle du recueil, intitulée « Route 59 », à l'occasion d'un trajet en autobus, un homme subit le coup de foudre pour son voisin de siège. Non pas seulement une petite envie de frôler la peau de l'autre, mais bien un désir fulgurant, une obsession physique tellement puissante que tout, du passé qui pourrait agir pour rationaliser l'événement, s'évanouit, ne laissant place qu'à l'idée de la rencontre qui pourrait être. Le désir sera d'autant moins contrôlé qu'il est inédit, l'homme, généralement enclin à la tendresse, s'enivrant à la perspective d'être violenté par cet étranger. Mais c'est l'indifférence qui clôturera en fin de compte le fantasme : une réalité qui frappera bien plus cruellement que toutes les gifles et les humiliations rêvées.

Si quelques-unes des nouvelles du recueil mettent en scène un couple homosexuel, admirablement dépeint dans une atmosphère de sensualité brute, voire brutale, la plupart des titres montrent d'autres types de relations, qui ont tout de même pour dénominateur commun quelque malaise, une blessure, un amour dans l'adversité. Dans « Au bout du quai, les remous », le texte qui ouvre *Les bruits de la terre* et dont on aurait pu prendre plusieurs dizaines de pages encore, et pourquoi pas un roman, Manseau nous décrit les jeux de rôles d'une petite colonie de frères et sœurs. Le ton qu'emprunte alors la narration, et que l'on retrouve dans cette autre très belle nouvelle « familiale » réunissant un homme et le vieillard qu'est devenu son père (« L'achillée blanche »), est tout de tendresse, malgré la dureté des paroles et des gestes dont le souvenir demeure. Une parcelle de bien-être existe, malgré tout, dirait-on, en toutes circonstances.

Quoique certains textes du recueil soient nettement moins intéressants, *Les bruits de la terre* réussit particulièrement bien à toucher, par une succession de moments dont plusieurs sont éprouvants, l'essentiel, bienheureux ou malheureux, mais tout de même un état de fait, pour Pierre Manseau et d'autres, et jusqu'à un certain point pour nous tous : le condamné est encore en vie.

L'enfant mal aimé

Bruno Hébert nous avait donné en 1997 *C'est pas moi, je le jure !*, un excellent premier roman dans lequel on faisait la connaissance du petit Léon Doré, dix ans, dont la mère venait de déguerpir en Grèce pour une durée indéterminée (dans l'âme d'un enfant, aussi bien dire toujours). Privé de sa maman, et guère mieux servi du côté paternel, Léon avait tout naturellement glissé dans les ornières du banditisme (*soft-core*, tout de même) et mis toute son inventivité à choyer son amoureuse, Clarence Levent, l'entraînant dans une chasse à la gomme balloune qui devait finir plutôt mal. Hébert a composé une suite à ce roman : *Alice court avec René*. Et ce n'est pas tout à fait aussi convaincant que le premier roman.

On est en septembre 1969. C'est la rentrée scolaire. Petit garçon chétif, Léon se fait quotidiennement tabasser par les trois malabars de service de l'école. Clarence Levent l'ignore souverainement. Il ne comprend goutte à ce qu'on lui enseigne (en particulier les aventures insipides mettant en vedette, dans le manuel de français, Alice et René), mais personne ne s'en soucie.

La maman de Léon est revenue au bercail après une absence de dix-huit mois. Mais cela ne veut pas dire qu'elle soit heureuse ni que quiconque dans sa famille ait accueilli avec quelque émotion que ce soit son retour. On imagine que ça a dû brasser dans la cabane. En réalité, on n'en sait trop rien. À ce chapitre, on a l'impression que l'auteur a décidé de nous laisser le soin de tout deviner : des douleurs, des déboires, des espoirs qui ont entouré l'absence puis la résurrection de la mère. Et c'est très embêtant. Parce que ce n'est pas comme si on pouvait passer outre à cette histoire-là. Elle est fondatrice pour le petit garçon. Et on a besoin que Léon Doré ait toute l'épaisseur de sa douleur. On a besoin de toute sa chair pour apprécier l'ignoble de ce qui lui arrive désormais. On a besoin que le personnage soit fort, quand bien même il est en morceaux, pour que ses histoires le singularisent plus que ne le feraient de simples statistiques.

Ce qui se passe ici, c'est que Léon Doré raconte l'histoire épouvantable de ses onze ans avec un recul suspect. Il n'est qu'un jeune garçon lorsqu'il nous parle, mais il a la voix d'un adulte qui a vécu bien d'autres choses depuis le temps, un adulte qui a rationalisé tout ce qui demandait, pour sa survie, à être rationalisé, et on a la nette impression qu'il omet des bouts importants ici, qu'il biaise là, déchirant les trop-pleins qui dépassent pour les jeter dans une corbeille déjà bien remplie. Qui d'autre qu'un adulte pourrait dire, comme le fait le petit Léon, onze ans, du temps qui passe : « Je l'emploie principalement à exister, à regarder les choses, à les sortir de leur contexte, de leur fonction » ?



Bien sûr qu'on sera déchiré à la lecture de *Alice court avec René*. La pauvreté des ressources d'amour dans l'entourage du garçon, à l'exception d'un seul ami (que Léon retrouve au bowling), est extraordinaire. Les larcins, de moins en moins menus, dont se rend coupable le garçon disent beaucoup de l'échec de son enfance. L'indifférence de Clarence est aussi cruelle que les sévices qu'il endure aux mains des trois gorilles. Et puis, la coupe est pleine lorsqu'il tombe dans le piège d'un homme dégoûtant, un homme-vomissure, le dernier des voleurs d'âme. La façon qu'a alors Bruno Hébert de décrire le drame est éloquente : « Comment expliquer ce qui se passe, il n'y a pas de mot pour ces choses-là, pas encore. » On le croit. Mais ça viendra sûrement.

L'intellectuel en dérouté

Jean-Pierre Martel est l'auteur de *La trop belle mort*, l'histoire d'un typographe du *Journal de Montréal*, nommé Pierre-Jean Massé, qui est mis à la retraite forcée et qui décide d'employer désormais son temps à élucider ce qu'il croit être le « mystère » de la mort de Pierre Péladeau.

PPéladeau, comme il le nomme, aurait été victime d'une conspiration, au même titre que Marilyn Monroe et Robert Maxwell, et PJ, comme il s'appelle, pourrait donner au monde la genèse et la conclusion de cette mystérieuse histoire. Voilà pour l'argument, qui sera très peu développé au long des 230 pages bien tassées de ce roman, le détective en herbe nous entraînant beaucoup plus sûrement dans les méandres de sa propre pensée que sur les traces du fondateur de Québec.

Ce qui ressort de *La trop belle mort*, c'est que Pierre-Jean Massé/Jean-Pierre Martel est quelqu'un qui a beaucoup lu et qui a décidé d'employer tout son temps à le montrer. Il en beurre épais. Et il le fait avec un tic d'écriture proprement insupportable, en donnant pour une même idée un éven-

tail de significations et ne réussissant de ce fait qu'à multiplier les idées vagues : « La vie/la route ne se déroule pas toujours selon nos plans/cartes, ni selon les prévisions atmosphériques/climatiques, ni selon les calculs savants de l'adversaire. »

Tout peut contribuer à enrichir un roman. Comme ici : l'armada de réflexions sur la littérature, sur le regard, sur les jeux de dissimulation dans la vie comme dans les romans. Mais qu'en est-il lorsque l'argument est évacué au profit de tant de fioritures ? Martel n'aurait-il pas dû employer ses énergies d'écrivain à pondre un essai littéraire ? Parce que c'est la fabrication de la littérature qui le branche. Et si on peut trouver que ses envolées, comme celle-ci, sont souvent ronflantes...

On s'obstine encore, dans les collèges et universités d'un peu partout, sur la pertinence ou la véracité — ce qui est encore plus drôle — du « Madame Bovary, c'est moi » de Gustave Flaubert. Comme s'il n'était pas d'une évidence crassement éclairante que les innombrables ficelles soyeuses, parfois entremêlées, de cette œuvre géniale sont tirées par... Flaubert lui-même !

... on ne peut mettre en doute la passion qui l'anime. *La trop belle mort* est ce genre de roman qui pourrait bien faire crier d'aucuns au génie, alors que d'autres ne le trouveront pas mieux qu'imbuvable. Bienheureux les lecteurs qui auront les connaissances et la sensibilité peut-être nécessaires pour apprécier cette littérature. Les autres n'en seront que de malheureuses victimes.



Triptyque

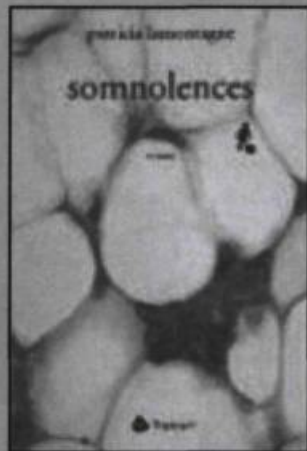
NOUVEAUTÉS HIVER 2001

www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666



JEAN FOREST
Psychanalyse littérature enseignement
essai, 260 p., 25 \$

Cet ouvrage entend démontrer que la psychanalyse appliquée à la littérature est fort capable de donner la plus grande importance à l'enseignement de cette dernière, tout dévalué, méprisé même qu'il soit aujourd'hui dans nos écoles.



PATRICIA LAMONTAGNE
Somnolences
roman, 126 p., 18 \$

Alice travaille dans un camp de jour pour jeunes autistes. L'atmosphère y est souvent tendue, mais les liens qui se nouent tissent un univers hors du commun. Alice divague entre le rêve et l'action sans jamais accéder ni à l'un ni à l'autre. Qu'est-ce qui la maintient ainsi dans cet état de somnolence chronique?



FRANÇOIS LANDRY
Le nombril des aveugles
roman, 267 p., 22 \$

Roman érotico-exotique comme il en existe très peu, *Le nombril des aveugles* nous plonge dans l'univers symbolique complexe de l'hindouïsme. Un jeune couple d'Européens débarquent en Inde et se voient rapidement entraînés dans une aventure plutôt périlleuse. Confrontés à toutes sortes d'épreuves à caractère sexuel, nos personnages devront lutter pour leur survie.



GENEVIÈVE ROBITAILLE
Mes jours sont vos heures
récit, 116 p., 17 \$

Comment léguer des vies? des souvenirs d'amitié? Comment ne pas perdre ce que je construis dans ma tête au quotidien? Un quotidien qui m'édifie sur des deuils au jour le jour? Un quotidien rempli de ces éclats de temps que l'on me lègue à mon tour? Par Marianne, j'ai trouvé comment ne pas laisser mourir les vies en moi.